

À propos de:

Sandor MARAI

***Le premier amour* 1928 (PA)**

***Les révoltés* 1930 (LR)**

***Les étrangers* 1930 (LE)**

***Un chien de caractère* 1932 (CH)**

***L'étrangère* 1934 (LET)**

***Les confessions d'un bourgeois* 1934 (C)**

***Divorce à Buda* 1935 (D)**

***L'héritage d'Esther* 1939 (H)**

***La conversation de Bolzano* 1940 (CB)**

***Les braises* 1942 (B)**

***Libération* 1944 (LIB)**

***La sœur* 1946 (LS)**

***Le miracle de San Gennaro* 1950 (LM)**

***Paix à Ithaque!* 1952 (PI)**

***Mémoires de Hongrie* 1972 (MH)**

***Métamorphoses d'un mariage* 1980 (MM)**

Demander à Marai

Chacun possédait toujours une bibliothèque, mais rares étaient ceux qui y cherchaient une Réponse: ce qu'on demandait à présent, c'étaient des connaissances précises, des moments de distraction, quelque surprise, un choc ou un scandale (MH)

Mais, vois-tu, tu ne peux rien recevoir des livres si, en échange, tu ne leur donnes pas une part de ton âme. (MM)

Celui-là a ceci de bien que, mort comme tant de grands autres, il en dépasse beaucoup du côté du désert - certes relatif. Imbécile et vivant, j'ignorais Marai. Une fois lu, on voit que son désert (à la notoriété tout aussi relative: c'est un autre hongrois, Nobel de littérature en 2002, qui le nomme souvent en écrivant probablement d'après lui) se moque assez de reconnaissance. D'abord parce qu'il est de ceux qui ont vécu, jeune et longtemps, de leur plume: des années trente aux années quatre-vingt. Ensuite parce qu'à le lire c'est lui qui non seulement nous reconnaît mais nous prend ici et maintenant, là même où nous nous croyons seuls "de notre temps", tout brillants de et désarmés par l'actualité. Enfin parce que cette écriture reconnaissante parvient, avec sa traduction, jusqu'à cette rareté d'œuvre enveloppant bien plus que le maigre désert et ses grasses oasis : monde entier et sens commun, qu'on ne dit encore aujourd'hui qu'avec mille craintes et tremblements de les avoir perdus.

C'est alors, pour commencer, que *Paix à Ithaque!* ferait porte et arche pour cette quinzaine de livres. Accompagné d'un geste de bénédiction et de pardon, c'est le mot d'adieu de Calypso à Télémaque - lequel se dirige d'un pas rapide à travers la forêt dense vers le port, à la fois un peu fatigué et agréablement rafraîchi, détroussé mais aussi - en même temps - richement récompensé. C'est la même bénédiction, le même pardon, auxquels répond la même ambivalence de départ et de deuil, d'audace et de perte, de commencement et de dépouillement, qu'il décline autrement (MH) :

Partir d'ici pour aller 'vers' quelque chose. (Plus tard, à l'étranger, je n'ai jamais éprouvé le mal du pays). À vrai dire, cette inquiétude douloureuse ne visait pas un pays précis mais la Terre tout entière... Partir et revoir, une fois encore, la Lumière, s'y étendre, les yeux clos, après tant de mois passés dans la puanteur du mensonge et de l'obscurantisme. Sentir, toucher, goûter la Terre, les fruits, les viandes, se gaver d'odeurs et de couleurs, contempler les océans et leurs lointains rivages peuplés d'aborigènes qui possèdent des boomerangs et des réfrigérateurs, des fétiches et des automobiles, des totems et des bombes atomiques... Quand donc partira le premier train pour la Terre?

On se reconnaîtrait à moins. Cela suffit à interroger “la reconnaissance de Marai”, sa “réception” au désert-de-notoriété. Ils sont quelques uns comme ça, et peut-être même sommes-nous tentés d’en faire un destin. L’écrivain, aussi grand et rare soit-il, vit-il ailleurs qu’en limbes réanimées seulement par le triple faisceau de la lecture “privée”, de l’école ou la recherche “publiques”, de l’affichage “médiatique” (un “marronnier” des jours qui passent sans trace : “connaissez-vous Marai?”)?

Demandons-le à ces livres. Il est de ceux à avoir subi et soutenu, vivant et mortel, la scansion spatio-temporelle de ce triple faisceau. Journaliste renommé (aux milliers d’articles pour le *Frankfurter Zeitung* entre autres, à travers toute l’Europe et au-delà, autour des années trente), parfait “classique hongrois” (jusque dans la “juste” interdiction par la Hongrie communiste - il met fin à ses jours peu avant qu’elle s’effondre), et enfin exilé empirique dont on vient d’apercevoir l’inquiétude ontologique - Marai est bien notre homme : l’écrivain de cet improbable “nous” d’aujourd’hui, qui (lui comme nous) ne cesse d’en partir pour y revenir, d’arracher pour appeler, révoquer pour convoquer. Sa réponse se trouve dans ces ouvrages, moins éparse que reprise en éclatements très divers, comme centrifugée; c’est cette compagnie ou correspondance multiple (qui n’a rien d’une adéquation ni même d’un arrangement : plutôt ce qu’on ne suit que si on l’éprouve, et qui ne s’éprouve que si on le suit), c’est cette curieuse émission de nœuds en filet, qu’on cherche à dessiner ici.

L’écrivain journaliste

Il est possible que je sois un écrivain, écrit-il (C) à trente ans (quoique *plus proche des sexagénaires que des hommes de vingt-cinq ans*), pour apposer aussitôt cet être à... tout ce qui en nie le moindre état:

première fugue... désir d’évasion... éclatement des cadres de ma vie... scandales et crises où je me chens en porte-à-faux... fuite et désertion... embarquement dans des aventures tout en cherchant à les éviter... rupture... errance... quittant des cieux familiers pour des paradis étrangers... Aujourd’hui je vis toujours de la même façon... À Budapest, je me sentais comme un provincial orgueilleux et ulcéré - et il m’arrive encore d’éprouver un tel sentiment en flânant dans les rues des grandes métropoles... étrange excitation, angoissante responsabilité de celui qui, à partir de rien, crée quelque chose à sa propre image... C’est là un sentiment épouvantable, et celui qui l’éprouve est comme perdu pour la vie; désemparé, il ne sait trop que faire du don qu’il a reçu... L’écrivain n’a pas à vivre : il lui suffit d’imiter la vie, de l’observer avec une extrême vigilance, mais, si possible, sans y participer... la vie n’est d’aucune utilité pour un écrivain, car elle ne lui fournit qu’un matériau informe, presque toujours inutilisable en l’état... L’écrivain qui cède à la fascination du vécu est perdu pour la littérature.

Curieuse façon d’être: ne jamais tenir en place - même pas cette place nommée vie. S’il y a place, c’est de façon aussi ouverte, aussi imprévisible, aussi offerte à l’œil de la lecture, que l’œuvre même en train de s’écrire :

J’avais parfois l’impression d’user de détours, de faux-fuyants, tout en sachant qu’un jour viendrait où il me serait impossible de demander une fois de plus un moratoire pour échapper à la grande rencontre; ce jour-là, je serai enfin confronté à ma seule tâche: réussir à exprimer ce que nul autre ne saurait exprimer à ma place... j’espérais simplement qu’un jour, au milieu des corvées littéraires que j’acceptais avec autant de remords que d’inquiétude, j’aurais l’occasion de dire en une ligne ou un paragraphe ce qu’aucun autre ne saurait dire à ma place... ce pourrait même être une banalité, un lieu commun.

Un lieu commun, ce que personne ne saurait dire à sa place? Il exagère, non? Marai est expert ici, dès qu’il s’agit d’écriture: à l’exagération de la contradiction, il additionne le paradoxe et la plaisanterie, le mot en passant et la longue digression, l’aveu de la dénégation et la confession toute nue, le vrai mensonge et la fausse vérité, la caricature et la plus fine analyse. Demander à un artisan de parler métier, c’est à peu près recevoir ce type de réponse à la fois impénétrable et intarissable, virevoltante jusqu’à tenter de faire comprendre un monde qui se prend pour le monde. La métaphore constitue le véhicule attendu de cet impossible écrivain. Depuis (MH) *certains volatiles occupés à pondre* (c’est ce que lui rappellent *les livres sur les livres, devenus plus nombreux que ces derniers*) jusqu’à *la façon des cheveux et des ongles du cadavre qui continuent de pousser même après la mort* (c’est ainsi que survit tant un Tolstoï ou un Proust - par *jaillissement d’une partie de leur essence* - que, dans CH, *une époque révolue*, où l’on ne verra plus qu’un *ensemble creux de tabous et de fétiches*), à moins qu’il s’agisse de *fonctionner à l’aide d’une batterie* (au lieu de se contenter de sa *propre énergie, semblable à celle qu’engendre une dynamo*), en passant (CB) par *Casanova seul écrivain* parce qu’il *paie de sa personne* - on aura une idée du “lieu commun” inlassablement dessiné.

Le journaliste est précisément l’envers de l’écrivain à lieux communs, la batterie du vivant rémunéré, peu soucieux de seulement survivre (C) : *Lorsqu’elle apprit que j’évoluais dans les milieux journalistiques, ma famille me considéra comme un homme perdu, comme si j’eusse épousé le métier d’équarisseur ou de burreau*. Sans jamais se départir de cette froide mais accueillante distance, le journaliste accepte tout, la tour

d'ivoire et le fait divers, le patron de presse qui n'aime rien tant que l'anticonformisme, l'irresponsabilité revendiquée de l'article d'opinion (*à l'égal de ce forgeron de village qui opérait la cataracte avec un canif ébréché*), les épouvantables stupidités et les "papiers" à cent mille marks de l'inflation galopante. Dès sa jeunesse (PA), Marai savait qu'à la lecture d'un quotidien il ne pouvait être *question que du bec de gaz, du tramway, de la hache, du feu, de l'eau et de la destruction. On ne parle que de souffrance, et qui plus est, d'innocents qui souffrent.*

Vocation ou triste gagne-pain (C), le contemporain absolu qui se croit chargé d'approvisionner en nouveautés toutes les gazettes de Paris et du continent européen a dû attendre de longues années avant de ne plus croire: lorsque l'écrivain exige la parole, le journaliste doit se taire. Vient le temps (D) où les caractères d'imprimerie de la presse paraissent étrangement fabriqués *dans le même atelier que les canons.* Vient le temps (LIB) de la discussion comme avec soi-même, au fond d'une cave abritée des bombardements: *on a beaucoup menti... Tous ces mensonges ces dernières années, tout le temps, dans la presse, à la radio, dans les discussions privées... À vous en donner la nausée. Les mensonges partout. Non?... Mais ce temps-là même, qu'a anticipé (MH) le renoncement (je ne faisais plus rien paraître ni dans les journaux ni dans les revues),* laisse encore le fin regret de la chronique, la brève ou le feuilleton, qui, contrairement à l'anecdote, permettent à l'écrivain de *communiquer à chaud, dans le cadre d'une éternité de vingt-quatre heures, ses idées soudaines.*

La banalité ainsi revendiquée (cette immortalité de rédacteur en chef dont il parle très tôt, dès *Les Révoltés*) fait bien une première réponse: non que, du coup, nous puissions nous mettre à la place de "l'écrivain" (quels que soient ses efforts d'anonymat, son œuvre, son nom et ses histoires lui appartiennent trop pour que je passe la rampe de l'exotique scène d'où il parle) - mais, c'est déjà quelque chose, le journaliste appelle à lui, en fort courant, le flux du monde où nous sommes. Ainsi révoqués (je ne serai jamais hongrois, moi dont le clavier ne sait même pas accentuer correctement le nom de Sandor Marai) nous voilà pourtant convoqués. À notre demande, l'écrivain répond par cet appel, esquisse à son tour l'espace et le temps d'une demande, creusés par le simple mais continu geste interrogeant l'écriture, par le journaliste ouvrant portes, plancher et plafond de la scène.

Ouverture à quoi, exactement - c'est ce qui reste à chercher : ce qu'il y a à *comprendre*, dit-il - et, si possible pour nous, un peu plus précisément que ceci par exemple (MM):

Si le monde est aussi abominablement, aussi désespérément médiocre, vois-tu, c'est peut-être parce que les lieux communs ont toujours raison. Seuls les génies et les artistes sont capables, d'une simple pichenette, de les balayer en dévoilant ce qu'ils ont de figé, de mortel, de contraire à la vie, et de révéler cette autre vérité qui se dissimule derrière le cliché, qui se moque des poncifs, et qui nous fait comprendre pourquoi les hommes de la police secrète retrouvent un jour tel haut fonctionnaire, maître en bigoterie, pendu, en chemise de nuit rose, dans un bordel.

Prenons l'écrivain-journaliste à ce mot qui ressemble tant à cette fournée de livres, parce qu'il semble commencer par le plus large et noir cynisme du désespoir hautain, pour s'achever dans la plus minuscule dérision, voire auto-dérision. Déplacement encore: entre ces improbables bornes, ce double éclair, feu d'artifice du journaliste-écrivain, pourrait bien symboliser le travail de pisteur quasi anonyme que fut cet éclaireur, indien ou scout tout entier penché sur nos traces, aboli par elles-mêmes au service des chemins dont nous sommes les héritiers seulement parce que nous y cheminons encore.

Les chemins de l'Europe

Exotisme et demi: la Hongrie est (en) Europe, aussi bleue que son Danube, aussi rouge que son cœur, aussi blanche que sa Terreur.

Si (LET) *le monde entier est provincial*, si (C) à Budapest comme dans *les rues des grandes métropoles* s'éprouve un sentiment de *provincial orgueilleux et ulcéré*, dans le train pour Paris (LE) se déploie la même évidence:

En regardant le paysage, la même angoisse et la même incertitude, tous étrangers et tous membres d'une seule famille, compliquée et désunie: les Européens... Eh bien, quoi qu'il en soit, une famille malgré tout: même lointain et provincial, je suis de la famille.

Mais on a vu aussi que l'évidence - soit *l'idée fixe d'être européen* - n'a pas de place chez lui dont l'adieu de "Paix!" ne tient lieu de souhait que pour le voyage et ses risques mortels. Cherchant un temps "l'Européen" partout (C), au salon Polonais, à l'université Danoise, au rococo de Francfort, il n'y parvient nulle part, et encore moins dans l'énigme de ces *traits inexplicables* que sont

la littérature des Français quand les Hollandais n'en ont aucune, l'art néerlandais jamais égalé par les pays scandinaves, le niveau extraordinaire de la littérature norvégienne quand la musique française se montre si médiocre: je devais me contenter de quelques constats, sans jamais obtenir de vraie réponse à mes interrogations.

Demeure, dans les années trente, quelque chose comme une *gestation*, que les Français lui semblent accueillir effrontément, *en vue d'une nouvelle - et peut-être ultime - campagne de colonisation spirituelle*. Il s'en faudra d'à peine quelques années (**D**) pour que des convives dissertent savamment de la guerre, comme si elle était déjà là - et du coup, la guerre ne paraît plus aussi invraisemblable, aussi inconcevable qu'hier. En attendant, les choses prenaient déjà leur couleur de brume puisque (**LE**) *je ne sais pas de quelle couleur nous sommes, gris ou jaunes*:

Je suis européen, disait-il obstinément dans le vide, les lèvres serrées.

Et le petit homme à l'intérieur de lui, qui n'est jamais ni hongrois ni esquimau mais seulement humain et qui parle toutes les langues, lui répondait: Oui, bien sûr. Mais pourquoi y penses-tu tellement si tu l'es?

En réfléchissant à cela à présent, il était pris d'une émotion ombrageuse et simpliste, un sentiment d'impuissance et d'apitoiement sur lui-même. Qu'est-ce que c'est, cette sottise, en quoi ça consiste, être européen? Un Européen est comme les autres, il n'a que deux oreilles. Et aucun papier ne le prouve.

À l'autre bout du temps (**LM**), celui de l'exil sans retour, après les nazis, les bolchéviques, et la disparition de tout ce qu'il avait pu aimer et respecter, ce que signifie le fait d'être européen demeure une question à laquelle il était bien difficile de répondre. Une obscure complicité peut-être, comme celle (**MH**) qui a réuni humanistes et commerçants, Giordano Bruno et Jacques Cœur, repérable encore, dans les magasins de Zurich ou de Genève, au regard qu'on jette au client venu de l'Est, du coup si reconnaissant. Mais derechef ce n'est déjà plus le cas à Paris, quand nul n'avait le courage d'admettre la réalité - à savoir que l'Europe, dans son ensemble, avait perdu la guerre, et qu'il n'y avait plus ni vainqueur ni vaincu :

L' "humanisme"?... N'était-ce pas là une illusion, privée désormais de son contenu magique, à l'instar de tout ce qu'avait recouvert le nuage atomique? Ou alors "l'humanité", le sentiment d'être humain?... Mais où est la révolte suscitée par l'ignominie, les horreurs, le ricanement inhumain de la Seconde Guerre mondiale?

C'est alors que le chemin européen ne se creuse plus qu'en torrents de questions et réponses toutes renouvelées, chargées des guillemets de l'étrange (*Que signifie pour moi, en mon for intérieur, "l'Europe"? Sacrilège, la question m'effraie: a-t-on même le droit de la poser?*). La tentation vient de s'en tenir à la solitude sans exemple de la Hongrie, qui ressortit au manque d'air des asthmatiques:

Les liens mystérieux qui rattachent certains peuples les uns aux autres n'ont jamais vraiment existé entre les Hongrois et les autres Européens... L'isolement de la langue hongroise, le "phénomène" magyar, l'existence même de ce peuple hétéroclite et pourtant homogène - tout cela reste étranger même aux voisins immédiats qui, depuis mille ans, partagent notre sort. Et ce fait a quelque chose d'effrayant.

Loin de la nostalgie papelarde que de bonnes intentions reconnaissent au "classique" trop vite classé au rang "fin de siècle" versé aux profits et surtout pertes d'un certain monde "européen", Marai refuse tout autant le recours hongrois. Cette interrogation de centrifugeuse, rayonnée de réponses jetées mais longuement pesées, paraît justement inclassable. Sautant d'identités en identités toutes mises à distance autant par l'écriture pondérée que par le journalisme impondérable, c'est l'identité même qui laisse place au travail d'identification ainsi repris sans cesse, entre ironie et douleur. Or n'est-ce pas là que nous tentons de tenir, ici et maintenant? L'épreuve de cette actualisation est peut-être la plus nette chez Kertesz, mais dans ce que le Nobel 2002 n'a nul besoin de réveiller parce que Marai s'y trouve déjà chez lui, c'est-à-dire chez nous. En mode mineur, d'abord, ce sont par exemple ces notes des *Confessions*:

Je me demande encore aujourd'hui quel est le jugement le plus humiliant aux yeux des Juifs: celui, brutal, des domestiques, ou celui, hypocrite, qui en sélectionne parmi eux "de très bien, de très braves et de très honnêtes"? Au début du siècle, notre relation avec les Juifs était assez singulière... Juifs et Chrétiens fraternisaient librement en société, dans les endroits publics - précisons que la doctrine sur la pureté de la race aryenne était encore inconnue à ceux qui aujourd'hui ne jurent que par elle. Cependant les Juifs convertis avaient en gros le statut des Nègres baptisés parmi les bourgeois américains, lesquels ne les considèrent pas, que je sache, comme des Blancs. Nul, comme je l'ai dit, ne parlait de ces choses. Pour une brève période, l'antisémitisme s'était éclipsé... Enfant à l'ouïe fine, j'avais compris que quelque chose "clochait" avec les Juifs. Et je pris aussitôt le parti de ces exclus... Je finis par comprendre que la "question juive" n'admettait aucune solution - qu'elle ne supportait à vrai dire ni le "pour", ni le "contre" - et je m'y résignai...

Marai achève ce livre à la mort de son père avant guerre : *D'un bout à l'autre de la planète, des petits-bourgeois effarés et geignards étaient prêts à tout pour prolonger leur existence.* C'est en mode majeur que, plus tard (LM), de l'autre côté du monde soi-disant perdu, se précise le fantôme Auschwitz:

Ce Juif polonais qui n'avait pas voulu émigrer en Israël... Cinquante-trois ans, rescapé des camps, titulaire d'un visa d'émigration... et il s'est suicidé avec de la vieille morphine dans la semaine qui précédait le départ de son bateau. C'était un soldat allemand, figurez-vous, qui lui avait donné de la morphine à Auschwitz... Pourquoi se suicide-t-il?... Peut-être parce qu'il avait survécu à Auschwitz, justement... Cette blague de l'époque hitlérienne - un réfugié demande à un autre réfugié, en partance pour l'Australie, si ce continent n'est pas trop loin. Et ce dernier lui répond: "Loin de quoi?"

Marai disait plus tôt (MH) avec les mots quotidiens le sens commun de cette résignation, ce drame ou cette blague, dont Kertesz fera *Être sans destin*:

Oui, il n'existait plus, même si, rescapé de l'enfer, il était revenu, en haillons et couvert de poux, même si, se sentant coupable d'avoir survécu, il s'était prosterné pour exprimer sa gratitude. Cet être dont on attendait le retour de la géhenne, celui auquel on n'avait cessé de penser durant son purgatoire, avait péri dans les labyrinthes de l'enfer et ne reviendrait plus... Il avait péri, même si, physiquement, il était présent, car celui qui était revenu n'était jamais celui dont on avait attendu le retour.

Mais là où Kertesz relève expérimentalement l'endurance d'avoir péri, chez Marai, c'est la société qui semblait comprendre que son attente avait été vaine - pour ajouter cette parenthèse: (*Ce que chacun avait attendu ce n'était certes pas une personne, mais une société plus humaine*). Qu'on n'aille pas pour autant croire trop vite, là encore, au nostalgique adieu à l'humanisme ou l'euro-péen perdu: pour l'avoir appris des rescapés mêmes, il sait que *si atroce, si impardonnable qu'eût été cette réalité, la solidarité humaine n'en avait pas été absente*. Si bien que, cherchant à dire où donc s'est produit notre sentiment de manque, c'est une autre parenthèse qui vient sous sa plume:

(Où avait-il péri, cet élément "humain" qui nous manquait si cruellement en Europe? À Auschwitz, dans les chambres à gaz? Dans les charniers de Katyn? Dans l'enfer des camps allemands et russes? Dans les ruines de Dresde et de Coventry? Dans les maquis?... Questions rhétoriques sinon académiques...)

...Si rhétoriques, que Marai est loin d'en rester à cette liste mêlant enfers avec maquis. Après "victoire" et "libération" (LM), d'autres "camps", d'autres "commissions", d'autres "grandes puissances", s'occupent de "réfugiés". Ceux-ci, dont

la politesse, qui me rappelait celle des Chinois s'entretenant avec des étrangers, des Blancs, semblait dire: "Toi, tu es un ignorant, et il y a certaines choses qui t'échapperont toujours"... comprennent qu'avec ou sans accent ils n'ont même plus de noms à eux, que leurs noms ne comptent plus, qu'ils sont réduits à une empreinte digitale ou à un numéro de dossier. C'est là une chose pénible.

Imre Kertesz a raison de nommer en Marai non seulement un compatriote provincial aussi malheureux que lui, mais un compagnon "naturellement" récupéré par le radeau nommé Auschwitz.

Or, complicité, camps ou destin (dès *Le premier amour*, Marai mettait dans la bouche de son personnage bientôt interchangeable l'énigmatique *solitude coupable d'une faute dont on n'est peut-être pas responsable... je ne le sais pas encore tout à fait précisément*), les chemins européens rayonnent aussi d'autres voies. La moins reconnue, mais pas la moins familière pour nous autres enfants de la consommation, est ce qu'il appelle par exemple (C) "*art de vivre*", variante centre-européenne du mauvais goût cher aux petits-bourgeois de l'ère victorienne. Perec avec ses *Choses* n'a pas dit mieux: *Leurs vêtements, leurs lectures, leurs "conversations" - tout était à l'image de leur mobilier.* Mais cette conception petite-bourgeoise de l'existence (D), cette méfiance effarée (MM), sorte de raideur consécutive à la crainte de mal jouer le rôle imparti, le flair patient du pisteur y devine l'odeur d'une autre "chose", pas moins longuement interrogée :

Sauvegarder non seulement des objets, mais aussi toutes les valeurs qui rendent l'existence belle et plaisante... les coutumes, la morale chrétienne, le style de vie, les meubles, les ponts, bref le monde que les gens - les génies comme les ouvriers aux mains calleuses - ont construit grâce à leurs idées, au prix de leur travail et de leurs souffrances... Tout cela formait à ses yeux une unité, un monde qu'il aimait, un monde qu'il fallait sauver d'on ne sait quel danger... Eux - les hommes -, ils appellent ça: la culture. Mais nous autres, les femmes, nous ferions mieux, quand nous sommes entre nous, de ne pas nous gargariser de mots et de nous taire avec intelligence lorsqu'ils prononcent leurs vocables latins. C'est que nous connaissons l'essentiel. Eux, ils manient des

concepts... Les deux ne coïncident pas toujours.

Cette garde bourgeoise d'un *style de vie* qu'aucune *littérature*, qu'aucun *amour*, et même le *genre humain*, ne peut traduire sans trahir (*je n'admettrai plus aucun mensonge*) est une *classe en ruine* dont on ne sait quel *crime*, quelle *maladie*, l'a causée. Il s'agissait de

vaincre en nous, et dans le monde entier, toute propension à la révolte - et puis un jour on se calme, on comprend que la boucle est bouclée, qu'on a été puni et récompensé selon ses mérites, et qu'on a manqué de courage et d'héroïsme pour obtenir le reste... C'est tout. Ce n'est pas de la joie, seulement de la résignation. On comprend et on se calme - mais il faut payer très cher pour cela.

Pas étonnant alors, que cette résignation soit le revers de *la passion de la totalité, cette terrible plaie des riches*. Pas étonnant que ceux-ci craignent *la fin de la civilisation* s'ils se voient un jour incapables de maintenir la cohésion d'un tel *monde à l'envers, en pleine décomposition*. Mais pas étonnant non plus que "la culture est morte" (*on n'aura plus que des connaissances - ce qui n'est pas la même chose*) sonne à peu près comme "on ne trouve plus guère d'olives farcies à la sauce tomate". Un personnage relève donc cette piste : *ni se peindre les ongles des pieds, ni lire un beau livre avant de s'endormir, ni se bercer au charme de la musique, mais un réflexe fait homme - peuple ou individu - débordant d'une grande joie. Cette joie, c'est la culture*. Le vieux Marai (il a quatre-vingts ans ici) ne l'envoie pas dire à qui le déguiserait en pleureur. Et si son personnage aimerait bien *apprendre dans un livre*, tout de même, *comment cette chose appelée généralement "culture" commence à dépérir chez un individu*, c'est évidemment à son propre compte qu'il pense.

Les chemins de l'Europe rayonnent ainsi chez Marai en traces mobiles et asymétriques (centrifugées d'Auschwitz en salon petit-bourgeois, de camps de transit en Pausilippe, de grandes bibliothèques paternelles en ruines même pas pleurées) toutes inscrites au creuset où mijotent, indistinctes et bouillonnantes, écriture et histoire. En rester là, ce serait certes échapper au classicisme intemporel comme au journalisme instantané, mais pas encore à un troisième attendu dont le (multiple) "personnage-de-Marai" figure cette autre évidence jusqu'ici à peu près ignorée dans ces notes de lecture: le roman. Pourquoi ne pas dire que Marai est romancier - point final? Narratologie et sémiotique prendraient le relais (déjà pris sans doute) d'une lecture par trop naïve sinon aveugle ou sourde, pour rendre compte, en l'isolant, du procédé "littéral" ou tautologique qu'est si souvent le roman: la littérature renvoie à la littérature, nul besoin de chercher "ce que dit" le roman ailleurs que dans le roman même. Traces, contradictions, reprises, remords et recommencements, qu'importe: c'est toujours "du Marai", non? Nulle réalité extérieure là-dedans, mais un bel objet, admirable planète à l'ellipse dépendant seulement de la constellation littéraire dont elle fait partie, au titre d'étoile tournant à l'écart de toute autre comme toute autre, unique, exemplaire d'elle-même: les-romans-de-Marai.

Deux raisons rechignent à cette résolution. La première paraît la plus faible puisqu'elle relève de mon ignorance de la langue hongroise: comment savoir si les traductions que je lis disent quelque chose de ce que dit vraiment Marai? Les sciences du récit ne sont, du coup, pas mieux loties, qu'elles appliquent leurs instruments au texte traduit (et la même question se pose à elles) ou au texte original (et je serai incapable de lire).

La seconde tient à ce que ces notes ont tenté de produire: l'absence (mais non le manque) de "style" de Marai-en-français. Si l'on fait crédit à ces traductions (comment faire autrement?), si l'on fait confiance, sans autre procès ici, à la traduisibilité de l'intraduisible en quoi consiste le mystère et le miracle de toute langue, ce qu'on lit "dans" Marai n'est pas seulement, et de loin, "du" Marai - le formalisme d'un style, d'une façon particulière absolument "unique" ou "nouvelle" - mais à peu près le contraire, ou plutôt autre chose encore. Cette autre chose, nous l'avons entendue au point de départ : l'étonnante revendication d'un "lieu commun" ou d'une "banalité" qui serait "ce que nul autre ne peut dire à ma place". Il se trouve que ces "romans", d'ailleurs aussi ouvertement "confessions" et "mémoires", travaillent et sont travaillés par cette contradiction jusqu'à épuisement. C'est ce qui reste à montrer: la découverte, "dans" Marai, de la voix inouïe du commun des vivants-mortels, le bruissement d'un monde tellement partagé que nous ne l'entendons - si nous l'entendons - que par ce miracle d'auteur abolissant toute autorité (style, forme, identité, particularité) sans abolir ni passé ni avenir au sein d'un présent articulant sombre jugement avec joie claire - optimisme en un mot qu'il s'agit à notre tour de préciser avec lui.

Les chemins d'une voix commune

Marai colle partout dans ces livres un "métatexte" de questions qu'on peut dire "existentielles". Elles ne relèvent plus seulement de ces "reconnaisances" déjà nommées "Europe", "littérature", "journalisme" - mais de "l'existence" si l'on veut bien appeler de ce gros mot le très familier vertige d'être "soi-même comme un autre" (indicible intimité-extimité de mon corps pensant, énigmatique vivance mortelle qui nous tient tous, langue à l'universel singulier, indéfinissable finitude humaine...). Chez notre Hongrois, comme chez tout le monde, le nom de cette "existence" est légion (dont on trouvera ci-dessous en *vademecum* une triple expression) toujours questionnante, toujours incertaine, mais obstinément re-présentée.

Ces exemples - relativisés encore par l'inévitable biais de la traduction - pourraient ou devraient convaincre d'une lecture étrangement familière. Les termes "étrange" ou "étranger" sont si fréquents dans ces textes, que l'éditeur français a préféré *L'étrangère* pour titre de "L'île" pourtant choisi par Marai. L'étrangeté tient à ce que Marai s'obstine à écrire là où nous avons bien assez à faire (vivre ou exister, supporter ou alléger, exalter ou maintenir). La familiarité tient à ce que ce travail, de mineur imperturbable ou d'archer au carquois inépuisable, n'aboutit jamais en formule frappée ou frappante, ce ressort d'un style qu'on pourrait reconnaître entre mille. Cet inabouti, inachèvement très loin de ce qu'on appelle "œuvre" littéraire, semble justement la marque de Marai à l'ouvrage seulement commun qu'on appelle vraiment vivre ou exister "comme tout un chacun" (expression qui, en français, travaille la même contradiction de banalité et d'unicité évoquée par Marai).

Deux "choses" (si l'on peut appeler ainsi les causes ou les affaires communes que le non-style de Marai dégage en creusant, montre en décochant) pourraient illustrer ce qu'il est si difficile d'approcher en surmontant l'obstacle de l'écriture: le vertige et la fable.

L'expérience du vertige est récurrente dans ces récits, comme (PA) *l'impression que j'étais vivant, qui ressemblait à un vertige (je tombe au cours d'une chute sans fin)*, ou encore telle irrépressible envie aussi soudaine qu'inaccoutumée (*acheter un bouquet de violettes, caresser des cheveux*). Ailleurs (LE) ce sera le *vertige de la chute à l'instar de quelqu'un qui, se laissant tomber des hauteurs dans l'inconnu où, à chaque instant, un miracle peut se produire* - mais aussi alcool ou chaleur, voyage, avion, nage dans une eau tourbillonnante ou dans la mer au matin, main serrée de femme, exposition au soleil comme *une indifférence singulière, presque comme de la surprise ou de la stupéfaction*, un "être ensemble" sans nom: *Je ne sais pas ce qu'elle veut. Je ne sais pas où nous allons. J'en ai le vertige*. La maladie même (LS) est avalée par cette expérience, *comme quelqu'un qui marche dans la rue en sifflotant et à qui on assène un coup de trique sur la nuque, je n'avais pas eu le temps d'avoir peur ni d'être surpris - le changement était là, que pouvais-je y faire?* Quand (LR) *rien de plus puissant que la beauté ne pouvait exister au monde, c'est encore lui qui règne, dans l'émerveillement térébrant (il se leva et marcha, vite, dans la chambre. Soudain il fut pris de vertige et éprouva le besoin de se cramponner à quelque chose)* comme dans le soulagement passager (*une légère sensation de vertige: il avait enfin "dit"... mais quoi au juste?*). Parfois (D) nié ou dénié (*ce n'est qu'un petit vertige, une alerte insignifiante. C'est déjà fini... Moi, je méprise le vertige, il a quelque chose d'immoral*), il est aussitôt rappelé (*et voilà que le vertige le reprend, que le sang reflue de sa tête*) comme le plus courant (*je parle, je le sens, comme si j'étais ivre. Je connais cette ivresse "sèche", j'ai souvent eu l'occasion de l'observer*) jusqu'au cœur du bien-être le plus plaisant (*il ne me manque rien... Oui, je suis léger, comme si j'avais le vertige... Mais alors, qu'est-ce qui me manque?... Il s'est passé quelque chose, à l'instant, ou il y a très longtemps... Combien de temps est-il resté ainsi, en proie à cette fatigue passagère du corps, à ce relâchement?*), à moins (LM) qu'il s'agisse d'éclairement: *ils se trouvaient dans un état d'extase lucide, avec ce léger étourdissement que provoque l'usage de la raison*. Fort tentant, alors, d'y lire la confession générale de Marai (CH) : *Monsieur éprouve une fois de plus, cette sorte d'étonnement vertigineux et distancié avec lequel il considère parfois son lieu de vie... cette pénible sensation, maintenant, ne le lâche plus*.

Chez Marai, décidément, impossible d'en "rester là". S'il n'en va jamais autrement dans la vie vertigineuse de tout un chacun, comment fait donc l'écrivain pour tenir l'écriture sur un fil aussi mince et mouvant?

La fable pourrait convenir, comme fiction apparemment aussi loin de toute réalité qu'instantanément saisie comme plus proche traduction - pic ou flèche capable de ramener à soi, ou de se ficher dans le savoir-vivre le plus quotidien (quel que soit l'oubli qui voile celui-ci). Marai use certes beaucoup moins du fabuleux que de la métaphore du vertige. Quelques incarnations (l'acteur-clown et l'usurier-ogre des *Révoltés*, de brèves esquisses exotiques, plutôt blagueuses, dans *Les étrangers*, et les fables tout étirées du chien *Tchoutora* et du Casanova de la *Conversation*) sont les seules "personnes" franchement fabriquées par l'auteur, parmi la nuée de ses personnages tissés seulement des paroles dont on a vu le ressassement paradoxal. Mais la fable se trouve surtout dans d'innombrables variations de "l'image d'Épinal", usage de la banalité à gros traits supposés communs, sorte de visible si quotidien que plus personne ne regarde, vignettes d'une vie-de-tous-les-jours, du même coup - comme si nous n'avions jusqu'ici "jamais pris la peine d'y penser" - soudain miroitante d'une métaphysique évidente. Exemples.

(LR) *Impuissante, elle s'attachait comme une ombre à son Abel qu'on lui avait volé. Elle n'osait plus entrer dans la chambre du jeune garçon pour l'embrasser dans son sommeil, comme elle avait coutume de le faire encore un an auparavant. Elle se glissait sur la pointe des pieds jusqu'à la porte de sa chambre, l'écoutait respirer - et ses yeux se remplissaient de larmes. Quelqu'un lui avait volé le sens de sa vie, mais elle ne connaissait ni le voleur, ni les circonstances, ni le moment où le vol avait été commis... Un indescriptible chaos d'images tournoyait dans ma tête. Cela doit être le comble épouvantable de la nudité que de se déchausser pour entrer, nu-pieds, dans le lit de quelqu'un... Au bout de la rue, sous le pont du fleuve, la roue à aubes du grand moulin tournait sans trêve.*

(LE) *“Et ça, c’est un cactus”. Elle dit poliment : “C’est très joli, tout ça. j’aime beaucoup les cactus parce qu’ils sont tristes et qu’ils ont de l’imagination”.*

(C) *Ainsi vivaient-ils, ainsi continuent-ils sans doute de vivre, à moins qu’ils ne soient morts... Le ciel était bleu pâle, un vrai ciel d’été, sans le moindre petit nuage... Avec mes vêtements bizarres, mes livres écrits dans une langue incompréhensible, mes fétiches, mon crucifix en ivoire, ma statue nègre, mon cactus - je devais passer à leurs yeux pour quelque prince de conte de fées... je vivais libre dans ma chambre d’hôtel en compagnie de mon cactus et de mon fétiche nègre, et je me couchais tous les soirs avec le sentiment qu’on viendrait m’arrêter à l’aube.*

(LM) *le vent susurrant courait vers la côte, tel un pirate armé d’une hache. Il venait d’Afrique, il venait des grottes de l’Atlas. Comme autant de demoiselles maniérées, coiffées à la garçonne, les pins parasols se contorsionnaient sous son emprise; effarés, les palmiers secouaient leurs têtes ébouriffées.*

Vertiges ou fables, les mots de Marai sont des “mots de passe” en quoi il répond à notre demande de lecteurs. Curieux répons, certes, s’il s’agit seulement d’entretenir un feu - flammes ou cendres qu’est précisément devenu aujourd’hui notre étonnement de vivre. Pressentiment ou anticipation, froide sagesse d’expérience ou brûlant désir de comprendre, le texte (non œuvre mais ouvrage tissé et surtout tissant - la figure de Pénélope n’est pas pour rien à l’ouverture de **PI**) se présente alors comme le plus propre à tenir au sein d’un monde odysseéen, sans face arrêtée, infigurable, d’autant plus éclaté qu’il se pique de retenir “l’essentiel” chaque jour... déplacé ou emporté aussitôt par le suivant. La lecture de Marai mesurée à cette aune homérique incarnerait alors cet “état” parfaitement instable où nous sommes: fulgurance et enveloppement y sont partout, charriant un flux aux rives incertaines mais jamais loin. Nous sommes dedans, fugaces nous aussi, emportés nous aussi, mais nous aussi singulièrement responsables, combinant à-tout-va direction et courant.

Un dernier test pourrait en faire foi, la façon dont Marai traite (c’est le mot) l’“humanité” (au sens de l’identité vertueuse à laquelle nous tenons tant par contrainte que par instinct puisqu’aussi individuelle que collective) au nom de laquelle on pourrait lui reprocher presque tout: se prendre tout seul pour elle mais aussi s’en déprendre de toute la hauteur d’écrivain exilé, y voir la cause active de tout mal mais aussi un négligeable lombric fors l’écriture, l’accabler de péchés en riant et la contempler en écrin.

Nous autres “les hommes”, d’abord, supportons ici les pires vices. Soit (C) *d’une cruauté parfaitement gratuite - inutile de s’en lamenter -*, soit que, *types marrants (je ne valais guère mieux)*, nous apparaissions *comme les vrais responsables de la redoutable confusion qui règne dans les rapports humains - ce qui est exigé de nous ne dépasse guère l’habileté manuelle d’un singe, l’intelligence d’un chien savant et la docilité d’un fauve apprivoisé.* L’homme parfaitement sain est donc aussi rare que le loup blanc, tandis que (LIB) *les seules pulsions animant les hommes sont un égoïsme sauvage et un instinct de survie qui les fait gémir et geindre... ils ont placé quelques millions de tonnes de matières explosives dans le brasier pour que ça crépite bien, et maintenant ils s’étonnent qu’il fasse chaud.*

Pourquoi donc tant de tensions dans un ensemble si formidablement homogène? Le prétendu pessimisme de Marai s’y entend aussitôt pour brouiller les choses. Il arrive en effet qu’un homme se contente d’agir quand tous sont terrifiés d’agir, et que la haine ne pourra pas durer éternellement. Foi ou loi singulière, la différence s’adjoint donc à l’identité: (LS) *tout ce qui concerne l’homme n’existe pas seulement en soi mais dépend également de lui;* (B) *toute les tensions proviennent de ce que les hommes sont différents les uns des autres... en réalité nous aimons toujours ceux qui sont différents de nous.* Un paradoxe plus loin (LE), la fête républicaine en France retourne encore les choses comme en un roulant tonneau:

Peut-être est-ce mon 14 Juillet personnel et singulier, ma propre prise de la Bastille. Je ressens une parenté et une solidarité avec ce qui n’a pas de nom, qui est vague, avec ce qui est à la fois indifférent et satisfaisant... Et à sa grande surprise, il ouvrit les bras.

«Que vous arrive-t-il?» demanda le sculpteur qui avait complètement recouvert ses esprits. Il réfléchit. Il aurait volontiers répondu: «J’ai pris conscience que nous sommes tous des êtres humains.» Mais à l’instant même où ces quelques mots se condensaient dans sa bouche, ils prirent un goût amer et lui parurent indicibles. Il se força pourtant mais rien à faire, ils restèrent sur le bout de sa langue et il les ravala péniblement. Peut-être, pensa-t-il, tout vient du fait que seule une minorité de gens ose formuler de telles paroles.

Cette singularité d’indifférence satisfaisante, minoritaire mais embrassante, a-t-elle un nom? Peut-être celui-ci: *les hommes exigent des sacrifices car c’est leur seul espoir de rencontrer Dieu à nouveau. Ils veulent des sacrifices... c’est la raison pour laquelle ils acceptent tout. Parce qu’ils ne peuvent vivre sans Dieu.* Cette “solution” est elle-même “expérimentée” dans l’île de *L’étrangère*, dont les pages finales tentent de régler nos comptes (de Tu à nous) avec Dieu (*Pourquoi m’as-Tu trompé? Tu ne peux pas répondre, n’est-ce pas?... Eh bien, nous voilà dans le pétrin maintenant*). Entraîné sans menottes mais entre gendarmes et policiers, baïonnettes et revolvers, on voit que le héros musilien de Marai (*maintes personnes soutinrent l’avoir vu*

arborer un sourire “moqueur et cruel”) ne figure nulle solution en réalité - mais une variation de plus. Marai ne se privera pas de le faire dire à ses personnages (**LM**): *Nous parlions de l’humanité qui croyait seulement au Pouvoir, cette œuvre du Diable... Saint François pouvait s’entretenir directement avec Dieu. Mais moi, je ne suis qu’un pauvre réfugié - et je n’ai pas le numéro de téléphone de Dieu.*

Resterait donc l’individualité pure (*il ne reste que peu d’individus véritables en ce monde*), dont la survie sera extrêmement difficile, voire pratiquement impossible, quand déjà l’existence d’une personnalité constitue une sorte d’hérésie. C’est cette fois l’objet délibéré de cette mise en scène: se suicider pour - on ne sait comment - “sauver l’humanité”. Traité ailleurs (**MH**) de simple *inhibition qui l’emporte sur le penchant cruel de l’homme*, l’héroïsme individuel ne changera rien: *toute pédagogie se révèle impuissante contre les penchants naturels de l’être humain - par exemple, contre sa barbarie*. Les derniers textes (**MM**) s’en tiendront donc au fil mince ou sage du funambule vertigineux: *il n’y a que des êtres humains, réunissant en eux le pire et le meilleur, la souillure et la lumière... la plupart du temps, les gens sont bons faute de pouvoir être méchants*.

Sont-ils nombreux, les écrivains à tenir ainsi en échos interminables (le *vademecum* en donnera encore une idée) la réponse à la demande? On peut hésiter: soit que Marai, unique en son genre, arpente un territoire qui n’appartient qu’à lui; soit qu’au contraire - unique encore, mais en tout genre - il atteigne la contrée de toutes nos contrées, la faculté de toutes nos facultés. C’est bien sûr vers cette seconde reconnaissance que voudraient faire signe ces notes de lecture, elles-mêmes interminables. Marai comme nous, ne sommes au monde comme universel ou commun qu’à la condition toute pratique, matérielle, difficile, saugrenue, mais indispensable, de transiter modestement, humblement, entre grandes affres et petits bonheurs. Aussi transis et transitants mais traduits, traités et traitants, trahis et trahissants, les “paradoxes”, les “contradictions”, le “pessimisme” de Marai pourraient s’envisager tout autrement: la fable homérique de *Paix à Ithaque!* (rangée aussitôt parmi *les tentatives maladroites de “porchers tardifs”!*) dessinerait alors le visage du meilleur au cœur du pire qu’a “bien” connu Marai. Cet optimisme d’une littérature qui aurait heureusement rompu avec l’illusion du littéral - la seule lecture en traductions serait par là non seulement libérée de tout soupçon mais accordée à l’infra comme au supra, bref au métatexte d’où parle tout texte - serait du même coup le sceau de toute véritable littérature, s’il faut qu’elle se tienne entre nous.

Gilles Clamens – gilles.clamens@wanadoo.fr

MARAI VADEMECUM

Le miracle de vivre réellement?

(LET) On dirait que la vie est faite d'une substance différente de celle que j'ai connue jusqu'ici.

(C) Au fond, tout, à l'époque, me paraissait naturel... je trouvais le piéton marchant dans les rues tout aussi "miraculeux" que l'homme voltigeant dans les airs.... je cherchais à débusquer le miracle derrière la réalité. À quatorze ans, j'étais sans doute, comme tout un chacun, poète... La vie, on le sait, n'a pas grand-chose à voir avec la littérature... la "vie", cette chose vague et confuse... un matériau hautement suspect, qu'il convient de traiter avec prudence, et jamais à l'état brut... Pour moi, la 'réalité' était un cours interminable qu'il ne fallait surtout pas sécher, mais qu'il convenait d'oublier dès que l'on se mettait au travail.

(H) La "réalité", cette merveilleuse douche froide, glaciale...

(D) Je mets la pendule à l'heure, car elle retarde de trois minutes. C'est à ce moment-là... mais était-ce bien "à ce moment-là" ? De tels moments existent-ils? Est-ce que "cela" se mesure en unités de temps? Je ne sais pas. Nous ne savons rien. Ce que je te raconte là n'est ni concret, ni démontrable. Je ne cherche pas à te convaincre... je te rapporte les choses comme je peux... comme il faut... car je ne peux pas faire autrement. Donc, à ce moment précis, je comprends que tout cela n'a aucun sens. Je regarde autour de moi : tout m'est familier, oui, tout est à sa place, dans l'espace et dans le temps, cet appartement est le mien, mon nom est sur la porte, mon adresse est dans l'annuaire, ces meubles sont à moi, et, dans la chambre, c'est bien mon Anna qui se repose... seulement tout cela, pris dans son ensemble, est complètement vide de sens. Je ne peux pas t'expliquer... Je ne comprends pas. Quel sens "cela" pourrait-il avoir? Non, "cela" n'a pas besoin d'avoir un sens, c'est la réalité, et c'est tout... Mais alors que se passe-t-il ?

(CB) La Vraie ne peut vivre qu'aussi longtemps que la recouvrent les draps secrets et les voiles mystérieux du désir et de la langueur... Seuls deux remèdes divins peuvent nous aider à supporter le poison de la réalité afin que nous n'en mourrions pas prématurément: la raison et l'indifférence. Nous, hommes qui avons découvert la Réalité et puis la Vraie, nous le comprenons.

(B) Mais tu connais pourtant les faits, lança la nourrice sur un ton sec et provocant. Les faits sont loin d'être la vérité, répondit le général. Les faits n'en sont qu'une partie... Il est là ce vieil arbre. Il continue à vivre avec vigueur et ne s'interroge pas sur le but de son existence. Quel pourrait être ce but? A mon avis, aucun. Apparemment, la vie n'a pas d'autre but que de se continuer jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités. Je n'en vois pas d'autre.

(LIB) Tout cela est simple, familier, présent; et pourtant ça ressemble à une transe, un délire ou un rêve... Il y avait dans cet enfermement quelque chose qui rassurait, comme dans toute réalité à laquelle on s'est longtemps préparé et qui arrive enfin, complètement différente de ce qu'on avait imaginé, et en même temps, au fond, tout à fait semblable à ce qu'on prévoyait.

(LS) Mais où est la réalité ?... je songeais que je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait être le "ça" de "ça y est".

(LM) Nous avons tout à coup acquis la conviction que ce qui existe ne se confond pas nécessairement avec ce qui se vérifie et se contrôle, que ce qui existe dépasse le visible et le tangible... bref que le champ du possible était grand ouvert.

(MH) Rétif au mysticisme, je ne perçois d'ordinaire le merveilleux que dans sa réalité la plus terre-à-terre et considère le surnaturel comme un sous-produit de la nature.

(MM) Elle ne voulait rien de plus, rien de meilleur, rien de plus éclatant que ce que je lui offrais... non, elle voulait toujours "autre chose". Comprends-tu ce que je veux dire?

Le miracle de se parler?

(PA) J'ai l'impression fugace que je commence à entrevoir quelque chose. Comme si un point douloureux était là : le début de la vérité peut-être. Il faudrait l'attraper, la développer, la poursuivre par tous les moyens. Mais je ne peux pas, je n'y arrive pas... je suis incapable de réfléchir. Pour un court instant je crois que c'est simple, qu'il suffit de vouloir l'exprimer et que tout de suite, tout ira bien. C'est une chose très simple, contenue peut-être dans un seul mot, je l'ai, comme on dit, "sur le bout de la langue". Ça veut sortir, mais je suis bloqué. Comme dans les rêves, parfois. Ma langue sait ce que mon cerveau ignore obstinément. Je fais des efforts, je cherche mais je ne le trouve pas. Toutes mes pensées reviennent à cette perte mais elles sont l'obstacle que le mot aimerait franchir.

Cette pensée particulière qui tourne en rond me travaille. Je n'ai pas pour coutume de réfléchir. Et voilà que maintenant je veux penser de toutes mes forces, de tous mes nerfs, de tout mon être. Je sens que si je laisse

échapper cette impression confuse, si je ne vais pas plus loin, je resterai toujours dans l'obscurité. La trace de ce mot perdu constitue la base et la source de cette inquiétude, de cet état d'indignité. De quoi peut-il s'agir? Par où commencer? Par quel moyen y parvenir? Il y a une méthode pour tout. Et moi je ne sais plus rien. J'ai la sensation que mon cerveau est comme une mécanique rouillée qui se met lentement en route, très lentement, en gémissant et en grinçant. Des années que je n'avais pas eu conscience de ma capacité à penser... Tous les mots me paraissent vides de sens... Qu'est-ce qui pourrait leur donner un sens? Impossible de continuer à vivre ainsi. Il me faut revenir sur tout. Trouver l'erreur... Je dois constater deux choses. La première est que je vais peut-être devenir fou... La deuxième est que je suis tout à fait lucide. Je ne suis pas fou, non, sûrement pas... Parfois je me rétracte devant certaines personnes. Je suis contraint de m'arrêter. J'aimerais leur parler. Tout de suite, sans détours, de ce qui est essentiel. De ce qui se produit là, entre nous... La nuit, à la différence du jour, je ne me mens pas à moi-même. C'est un exercice périlleux que je pratique depuis un certain temps. Une passion dangereuse. Une fois qu'on commence à réfléchir, on peut en devenir fou.

(LE) Imaginez quelqu'un qui aurait appris vingt langues pour finir par ne plus utiliser qu'un seul mot pour tout : amen...

(LET) La langue aussi est une matière inconnue, elle n'est que symbole, signalisation, comme les hiéroglyphes. Pour pouvoir dire quelque chose, il faudrait d'abord traduire la langue... En fait, il n'y avait que sa propre voix qu'il n'entendait pas, et le sens du texte familier rendait un son assourdi... Le médecin avait parlé en ami, plutôt comme un homme tristement lié à son semblable par la même misère... "Ce ne sont que des mots", pensa-t-il et immédiatement, ironique: " 'Seulement' des mots? Qu'y a-t-il d'autre? 'Rien' que des mots?..." "Mais quel est donc ce sens?"... "Que signifient les images?"... À présent il fallait nettoyer chaque mot, le détacher des autres et le désinfecter... Mais voilà, justement, ici il me manque un mot... Dans toutes les langues, il manque exactement ce mot unique, elles ne font que le contourner et même les plus avisés d'entre nous travaillent avec les synonymes... Je T'avoue que tout ce que j'ai fait, c'était en fonction de ça. Je voulais ce qu'il y a de mieux, la formulation la plus claire, je voulais traduire Ton verbe dans la langue de la vie telle que Tu l'as formulée à l'origine... Hélas, il semble que ce soit impossible. Les mots manquent, ils sont imparfaits et grossiers, ils sont loin des origines... Dans toute situation, que je fusse éveillé ou endormi, ce verbe me hantait... Comme une mélodie qui bourdonne dans les oreilles, on ne peut penser à autre chose... Je me suis battu contre lui, je l'ai chassé, j'ai consulté mes livres... Imagine seulement, j'ai même fait du sport, je me suis inscrit au parti radical-socialiste... Je sais, c'est grotesque, mais je ne savais pas encore à ce moment-là...

(C) J'évoluai librement et avec impudence à travers l'océan de la langue allemande. Sur le moment, je crus bénéficier de quelque don inappréciable venu du ciel, car j'ignorais encore qu'une langue étrangère est comparable à une prothèse dont chacun se sert pour faciliter la communication, mais qu'un écrivain ne saurait toujours utiliser à bon escient. L'écrivain ne peut travailler que dans l'atmosphère de sa langue maternelle, et ma langue maternelle était le hongrois. C'est pourquoi, quelques dizaines d'années plus tard, alors que j'écrivais déjà passablement en allemand, et baragouinais tant bien que mal le français, pris de panique devant ma surdité quant à l'essence même de ces langues étrangères, je rentrai précipitamment au pays pour me réfugier au sein de ma langue maternelle.

(D) comme si, en vérité, ils avaient voulu "parler d'autre chose". Mais de quoi, au juste ?... car au fond les mots sont incapables de régler les situations réelles de la vie, massives et compactes comme des roches préhistoriques.

(B) Il se peut que notre façon de vivre, même les mots dont nous nous sommes servis pour débattre les problèmes de notre vie, oui, il est possible que tout cela appartienne au passé... Quelqu'un a-t-il jamais écrit la vérité ?... Estimes-tu vraiment que les mots importent peu? Je n'oserais pas être aussi catégorique. Parfois, je serais plutôt de l'avis que les mots ont une importance énorme, peut-être même que tout dépend des mots que l'on emploie, dit ou écrit au moment opportun... Oui, c'est mon opinion, conclut-il avec assurance... On a l'impression que ce langage exprime des choses importantes en une langue étrangère qui doit être traduite en réalités intelligibles. Les hommes ne savent rien sur eux-mêmes. Ils ne cessent de parler de leurs désirs et cherchent à cacher désespérément leurs pensées intimes. Quand tu auras appris à démêler les mensonges des hommes, tu noteras bien vite que ces derniers disent toujours autre chose que ce qu'ils pensent ou désirent réellement.

(MM) Tout cela m'a paru soudain lointain, comme si je l'avais lu dans un livre.

Le moi silencieux?

(PA) Qu'est-ce que je pourrais bien noter? Que mon état ne s'est pas amélioré - et que je suis incapable de dire pourquoi? Je ne sais même pas formuler ce qui ne va pas... Qu'est-ce qui ne va pas, pour vous, pour moi? Où

et quand a commencé le problème? Voilà la vraie question, monsieur...

(LET) *Bien sûr, lui, Viktor Henrik Askenazi, n'était qu'un homme, pétri de fautes, de penchants coupables et de faiblesses; mais toute sa vie, il avait perçu une voix singulière, pas vraiment humaine mais plutôt musicale, même si elle n'était pas réellement mélodieuse; tant que cette voix serait présente, il n'aurait rien à craindre, rien ne serait de sa faute; pour l'instant, elle était encore audible.*

(LR) *Il avait avec Tibor des caractères communs qui faisaient défaut aux autres. Peut-être était-ce justement cette chose indéfinissable qui, selon Erno, constituait, plus que l'argent, la véritable richesse. La conscience d'avoir quelque chose de plus, une chose peut-être sans valeur mais que les deux autres, plus proches de la vie, n'obtiendraient jamais, avait créé, au sein de la complicité de la bande, leur complicité particulière.*

(C) *cette cour d'auberge plongée dans un silence absolu, ce silence propre à l'anéantissement qui vous remplit d'un bonheur insensé, car il vous révèle sur-le-champ le sens de votre vie, et votre place sur cette terre... Tout cela n'est que le reflet d'une chose inaltérable, tapie au fond de chaque être et dissimulée derrière sept voiles... je découvris ce matériau secret, cette réalité de nature alchimique, qui se cache au fond de chaque être, cette énigme qu'aucune règle, ni aucune théorie ne nous permet de résoudre... Je compris que "l'homme simple" n'existait pas, que derrière les facultés physiques et psychiques de chacun se dissimulait, noyau irradiant, une parcelle de la matière archaïque, un soupçon infinitésimal de ce radium qu'on appelle essence humaine... Il m'est arrivé une ou deux fois - pas plus - de rencontrer des êtres qui me paraissaient aussitôt douloureusement familiers, ~ comme si, en quelque époque préhistorique, j'eusse manqué avec eux je ne sais quel rendez-vous. Ces êtres ont la faculté de m'arrêter sur mon chemin et de me révéler à moi-même.*

(D) *Des années durant, Kristof entendit cette voix, qui finit toutefois par se taire pour laisser place à une confortable surdité... Il y a, en chaque homme, un noyau dur, inaltérable. Est-ce là ce qu'on appelle le caractère? Mais qu'est-ce, au juste, que le caractère?... peut-être un groupe de cellules, quelques millions de neurones... Voilà c'est ainsi que j'essaie d'expliquer - après coup - ce phénomène, sans que mes explications changent en quoi que ce soit sa nature... il ne reste qu'une sorte de formule chimique, vidée de son contenu. Une nébuleuse, en somme. Le sens, le contenu de la vie, s'est évaporé. Combien de temps peut-on vivre ainsi ? Oh ! longtemps, je le sais.*

(LS) *Qui a dit que, toute sa vie, il avait entendu une voix qui lui soufflait ce qu'il ne fallait pas faire, mais que jamais il n'avait distingué celle qui lui aurait dicté quoi faire ?*

(LM) *Un beau jour, tout simplement, j'ai constaté que cela avait commencé. Mais peut-être le savais-je bien avant. Ces choses-là ne commencent pas par un coup de sonnette et l'entrée d'un visiteur. Quelles choses? Eh bien, ça ! C'est très difficile à dire, padre, mais je vais quand même essayer...*

(MH) *J'ai vécu, c'est tout - ce qui est toujours, en quelque sorte, impardonnable... l'écrivain constate alors qu'il n'a été qu'une caricature dans ce quartier de Buda, au sein de ce milieu pseudo-bourgeois de vauriens présomptueux... En littérature comme dans la vie, seul le silence est "sincère"... À la fin d'une guerre mondiale et, sans doute, à la veille d'autres conflits qui menacent de s'étendre au monde entier, l'écrivain, à moins de se contenter d'aligner des données statistiques, ne saurait être "sincère". Ce qui ne l'empêchera pas de parler, car il ne peut "se taire". Il continuera de pérorer, fût-ce sur cette immense décharge publique qu'est devenu le monde, de déclamer même au fond des fosses communes. Quant à l'espoir de voir un jour quelque séisme particulièrement puissant l'ébranler - et avec lui toute l'humanité - tant et si bien qu'il ne balbutierait plus que quelques vocables élémentaires, il ne faut guère y compter.*

(MM) *Alors que je lisais un livre, j'ai eu la sensation quelque chose m'arrivait. Ne te moque pas de moi, je t'en prie, je ne joue pas à la Jeanne d'Arc, ce n'est pas une voix céleste que j'ai entendue, mais une voix intérieure, forte et passionnée, qui me disait que cela ne pouvait pas durer comme ça, que cette situation était humiliante, cruelle et inhumaine, et que je devais y remédier coûte que coûte, dussè-je accomplir un miracle.*

Gilles Clamens – gilles.clamens@wanadoo.fr